

à la bolchevique. Tous étaient pour la paix. Tous cherchaient à rejoindre leurs foyer. Tous, ни на грощ, ne croyaient rien de ce qui était écrit dans les journaux officiels gouvernementaux. Il faut dire que ce sont justement les récits et les discussions de ces soldats, surtout s'ils se tenaient autour d'une tasse de thé, des discussions domestiques, des sources de première main, qui m'ont montré la voie vers le РКП(б), auquel j'ai adhéré en 1919.

A Petrograd la vie devenait chaque jour plus difficile. Nicolai ne trouvait pas de travail de projectionniste. La majorité des cinématographes avait fermé et les autres ont suivi de peu. La faim s'est installée pour de bon, les prix des aliments ont fortement augmenté, puis ceux-ci ont totalement disparu. Dans ces conditions ma mère a décidé de déménager à la campagne, на родину. Pour alléger le transfert de la famille il a été conclu qu'il serait préférable d'envoyer une partie des affaires par colis. Me trouvant sans activité, ce que ma mère ne devinait pas, je me suis proposé pour qu'on m'envoie avec les affaires, et moi moi je demanderais un congé pour deux-trois jours. Mère a décidé, que c'était parfaitement raisonnable, et est allée au commissariat de quartier me faire les documents pour sortir de Petrograd et y revenir.

Et donc, ayant pris les documents et le costume neuf que ma mère m'avait cousu, ayant dit, que je suis en congé de mon travail, je suis parti vers l'inconnu. Habitué à ce que quelqu'un me dirige toujours dans mes actes, j'ai décidé de chercher un autre dirigeant que ma mère en qui faire confiance. Et j'ai décidé, que ce responsable pourrait être mon père. A son sujet j'avais entendu qu'il vivait quelque part à Viatka. Je me suis donc mis en route pour Viatka.

En fuite - été 1917

Je suis arrivé à la gare de Nicolas (devenue ensuite d'Octobre et maintenant de Moscou), les quais bouillonnaient de soldats et d'autres masses de gens, qui quittaient Petrograd. En luttant, ou peut-être, simplement porté par le flot de la foule, je fus hissé dans un wagon et suis parti en direction de Vologda. Je n'avais presque plus nulle part où me dépêcher. Les espoirs de dénicher mon père étaient faibles, mais la distance me séparant de ma mère s'agrandissait, et j'étais heureux. À Zvanka, presque première station depuis Petrograd, ma joie s'est encore accrue. J'ai remarqué que dans les buffets de gare du pain était disposé sur les tables. À Petrograd c'était tyro pour en trouver. Tout à mes réjouissances j'ai décidé de quitter le train, entrer dans la salle de restaurant, m'asseoir à une table et manger le pain, tant qu'il en entrerait. La première fois ça c'est passé plutôt facilement. Ayant attrapé de l'assiette une demi-douzaine de morceaux de pain, et de la salière une poignée de sel, je me suis installé dans la salle d'attente de troisième classe à côté du baril d'eau bouillante, et, me désaltérant avec la tasse de cuivre accrochée au baril par une chaîne, j'ai assouvi ma faim. Avec l'âme légère de l'homme heureux je me suis allongé sur une banquette de cette même salle et ai dormi sans difficulté toute ma première nuit de sans logis.

Au matin, incité par les bons souvenirs, je me suis à nouveau orienté vers le buffet, mais un serveur s'est mis sur mon chemin, après la question courtoise, sur ce que je